

Villa des lilas

par

Jean Lebatty

Souvent, je me suis arrêtée devant cette petite demeure à la façade de bois et aux couleurs passées. Elle est absolument adorable! Elle me rappelle une ancienne maison de poupée qui traînait dans le grenier de ma grand-mère. La demeure doit être assez ancienne. Elle remonte sans aucun doute à une respectueuse fin du dix-neuvième siècle. Ce qui n'est pas très vieux en fait, mais commence à compter dans un pays aussi récent que celui-ci où le bâtiment le plus ancien date à peine de 1850.

Sur une petite plaque de céramique fleurie, le chiffre 137 apparaît, finement tracé d'une écriture à la ronde. C'est un numéro dans le haut du «Memorial Crescent», une petite rue ombragée de Victoria, qui, comme son nom l'indique fort bien, marque une limite en forme de croissant à l'ouest de Ross Bay et de son cimetière. Elle fait face, d'ailleurs, à la nécropole dont on voit les arbres et les monuments majestueux dépasser d'une petite haie taillée dans le houx.

J'ai eu, jadis, une tante éloignée qui, pour finir ses jours, avait acheté en Europe une petite maison à un étage dont la baie s'ouvrait tout grand sur le cimetière du village. Celui-ci, déjà plus moderne, n'avait, lui, aucun charme. L'industrie de la mort en avait fait un emplacement rationnel, pratique et, sinon rentable, du moins relativement léger sur le budget de la commune. La maison, elle aussi était plutôt laide. Isolé dans la campagne nue, c'était un bâtiment rectangulaire gris, à deux étages et aux fenêtres rares. Un minuscule gratte-ciel, sinistre et prétentieux, faisant penser à un crématoire et, ainsi, pas trop déparé dans cet ensemble funèbre. Il est possible qu'alors, petite fille, j'aie épousé une opinion à peine discrètement exprimée par mon père. Peu enthousiaste en ce

qui regarde les rencontres familiales, il avait, dès la première visite, manifesté une aversion pour cet endroit lugubre. Au retour de chacun de ces voyages, qui s'étaient montrés régulièrement ennuyeux, ma mère m'avait confortée dans l'impression de désolation que j'y avais ressentie: elle s'imaginait mal à la place de ma tante; se lever chaque matin pour contempler, dans cette vaste surface sans arbres, l'emplacement possible où elle irait demeurer bientôt pour une éternité. Non pas qu'elle eût plus peur qu'une autre de la mort, mais pour elle, aller s'enterrer dans un lieu si affreux consistait à accepter la mort avec beaucoup trop de complaisance. Je lui donnais entièrement raison.

Par contre, cette petite Villa des lilas, élément aimable d'une vieille Europe romantique perdue au bord de l'océan Pacifique, est ici si charmante, si tranquille et si paisiblement appuyée sur un hêtre à la fois centenaire, merveilleux et débonnaire, que je ne pouvais plus considérer la proximité de la mort comme une chose désolante. À vrai dire, souvent je m'étais promenée dans le cimetière lui-même, à la fois très digne et très romantique, et ce, toujours, avec un plaisir à peine entaché d'un vague relent de nostalgie.

Je crois savoir que mon comportement est généralement dicté bien plus par le subconscient que par la raison. La chose est assez évidente, car, une fois de plus, le temps grisâtre, la pluie fine et la brise glaciale qui depuis quelques jours ont terni les couleurs printanières et escamoté le retour glorieux des jonquilles et des tulipes, a dirigé mes pas vers ce grand jardin des silences aux pieds des lilas.

Malgré sa fonction, c'est un endroit joyeux quand le ciel est bleu, que les cerisiers se croient fleurir au Japon et que les tombes de guingois, apparemment ivres des senteurs de la mer, dansent follement dans la tendre clarté d'avril. Quand on emprunte les petits chemins qui baignent dans une fraîche lueur, délicatement dosée par les jeunes feuilles fragiles, si fières de leur dernière éclosion, on a envie de croire que la mort n'est qu'un court prélude au recommencement.

Quand le rideau gris et terne des nuages chargés de pluie s'est refermé sur le soleil, ce cimetière a des allures de Toussaint. Les cerisiers sont gris et les pins, noirs. Le front à la

fois noyé par la bruine et les pensées, j'erre alors le long de sombres sentes, entre les stèles toujours penchées et incrustées de lichens et de souvenirs.

Ce cimetière est, paraît-il, peuplé de fantômes. On ne les rencontre pas au printemps. L'air est sans doute trop léger et tend à les rapprocher du ciel. Dans la grisaille humide, ils reviennent sur terre. Collés au sol par la boue grasse et l'herbe visqueuse, on les confond alors avec les sépulcres quand ils se couchent, fatigués d'une longue vie errante. Quand ils se redressent, lourds d'un passé parfois insupportable, ce sont de pauvres cippes courbés par les ans et le malheur. Ils ne parlent pas et c'est bien ainsi: la douleur ne peut se décrire. Leur compagnie silencieuse est un réconfort et d'un riche enseignement. Car, ici, le malheur d'autrui est souvent plus affligeant que nos plus grandes peines. C'est que les fantômes sont un sinistre exemple à ne pas suivre.

J'évite ainsi ce quartier de la nécropole où règnent en maîtres quelques esprits qui en manquaient beaucoup et dont la vie dissolue et cruelle s'est confirmée après leur mort. Ce sont encore des despotes, et, paraît-il, quand un revenant plus aimable les rencontre au détour d'une allée, il tremble plus fort que nous pourrions le faire, nous les humains, à la vision d'un spectre. Ils étaient des monstres, et leur ombre porte à présent tous les stigmates de leurs méfaits. Autrement dit, ils sont laids, ils ne sont pas présentables, et bien que ne les ayant jamais vus moi-même, leur réputation me les laisse imaginer plus horribles encore qu'ils ne le sont. Je ne vous dirai pas de quels défunts je vous parle; tous les anciens Victoriens les reconnaîtront et n'oseront pas prononcer leur nom de peur de les invoquer. On m'a dit que c'étaient ces mauvais esprits qui s'échappaient quelques fois dans la ville pour hanter certaines maisons. Demeures maudites que certains ont fuies et que d'autres ont rachetées, car, à Victoria, si les temps ont changé et que les domestiques sont devenus inabordables, les fantômes sont encore fort prisés et relativement à bon marché, étant donné une offre toujours supérieure à la demande.

Au détour d'un sentier, ayant pressé le pas pour éviter ces mauvaises rencontres, je heurte parfois du pied une mince bordure de granite entourant un gazon pauvre. Une minuscule plaque dénonce l'identité de l'occupant. Emily

Carr! Une artiste! La vétusté de son domicile le confirme. Elle dort là comme elle a vécu, sans grande pompe, dans un coin de la concession familiale, sous un grand pin tordu. C'était une des Sept, la huitième en fait, comme les trois Mousquetaires qui étaient quatre. La petite dernière, reconnue sur le tard. Parce qu'elle était moins bonne ou parce qu'elle était femme? Je n'interrogerai pas son fantôme. Il paraît qu'il erre encore près de la haie, le long de Fairview, ne sachant où déposer son chevalet tant les tombes sont nombreuses. Il ne s'approche jamais de la mer que l'on voit brasiller au loin, en contrebas du cimetière. Cette artiste, enfant d'un port, n'a presque jamais peint le large. Elle préférait les arbres majestueux et les immenses totems qui s'enracinent profondément dans le sol. Souvent, l'océan, offensé et furieux, s'est acharné sur la bande de terre, arrachant des arbres, disloquant des tombes, volant à l'histoire quelques pierres et ossements, quelques petits lambeaux de souvenir. Mais jamais il n'est monté jusqu'à la tombe d'Emily, protégée par une forêt de colonnes en granite rouge qui ont fini par se prendre pour des totems.

Ceux qui ont reconnu son fantôme décrivent une femme replete, tout habillée de sombre. Sa face ronde, presque plate, sertie de deux yeux noirs et profonds sous d'épais sourcils sévères, est soulignée d'une bouche bien faite, mais sérieuse. D'une main, elle tient un pinceau ou une plume, de l'autre, elle serre encore son cœur qui l'a lâchée quelquefois comme ses admirateurs qui n'étaient pas nombreux. D'autres prétendent qu'elle apparaît plus fréquemment à l'auberge de James Bay où elle dérange bruyamment la vaisselle. J'aurais préféré apprendre qu'elle y repeignait les murs de couleurs vives.

Cette fois, comme à mon habitude, je suis rentrée chez moi en passant devant la Villa des lilas. Il est vrai que j'emprunte de plus en plus souvent ce chemin délicieusement mélancolique bien qu'il m'oblige à un détour. Un large panneau aux couleurs agressives en déparait l'ensemble. La propriété était à vendre. Dans une de ces impulsions joyeuses et irréprouvables que seule l'innocente enfance peut générer et que mon âge n'innocente plus, j'ai commis la pire des folies. Prétextant avoir ainsi l'occasion de découvrir les secrets

intérieurs de cette demeure, je me suis laissée aller à la visiter. Là, très vite, je me suis décidée à l'acheter. L'idée n'en était déjà pas du tout raisonnable. Cependant, même après en avoir fouillé tous les recoins, reconnu tous les inconforts, découvert tous les désavantages, je n'ai pu résister. Comme les toutes vieilles maisons peuvent l'être, celle-ci était assez peu pratique, avec des pièces terriblement petites et incroyablement hautes, des encoignures à n'en pas finir, mais avec un charme à étouffer les désapprobations les plus rationnelles. Alors que déjà cette maison m'attirait tout naturellement à en découvrir son intimité, j'en suis tombée follement amoureuse. Pour y emménager au plus vite, je me suis débarrassée de tous les meubles et objets qui n'y auraient pas trouvé leur place. J'ai gardé quelques pièces et bibelots discrets dont le style et la grâce s'accordaient au mieux à cet intérieur. Je n'ai touché à rien qui ait pu affecter son caractère. Je me suis installée discrètement pour n'y rien projeter de moi-même et, au contraire, m'imbiber de toute sa présence. J'y ai passé une semaine de bonheur intense. Souvent, assise dans le vieux fauteuil de cuir dont le haut dossier captait toute la lumière tombant de la longue fenêtre étroite, j'admirais les lilas, élaboussés de soleil, poussant leurs cymes paniculées contre les carreaux de la croisée à petits bois. La clarté du jardin, filtrée avec parcimonie par cette joyeuse floraison, faisait vibrer l'arête des vieux meubles graciles qui semblaient reprendre vie par ma seule présence. La communion avec les choses était si entière, si physique, qu'il m'a semblé parfois sentir le bahut et le vieux vaisselier s'approcher comme pour se fondre en moi. Impression merveilleuse et cependant suffisamment inquiétante pour créer ce frisson à fleur de peau que des esprits imaginatifs engendrent parfois à la plainte d'un vieux meuble dans une salle obscure.

Bien sûr, le soleil n'est pas toujours présent. Parfois, sous un ciel cotonneux, une pluie fine dresse dans le jardin un paravent embu qui inflige un teint de cendre aux lilas désolés. Les vieux meubles se rencognent dans leur coin d'ombre et semblent laisser échapper un murmure d'imprécations sourdes. Le frisson fait place, alors, à une sensation inquiétante de présence obscure et menaçante. Le papier mural dont le thème inoffensif appartient à une époque révolue, se noie dans le demi-jour. Si l'œil s'y fixe un tant soit

peu, des formes étranges et grimaçantes semblent se débattre sur un fond tourmenté. La maison de poupée devient menaçante. L'eau qui ruisselle sur les tuiles de cèdre a des sanglots qui font geindre les corniches noueuses. Le triste envahissement de ténèbres incertaines resserre les murs des pièces déjà étroites. Comme saisi dans un mandrin, le cœur par l'effroi est étreint quand tout l'espace, ainsi, se restreint. Ces jours-là, la maison me possède tout entière et l'inquiétude me gagne: cette absolue sujétion m'effraye. Je crois ne plus m'appartenir.

Plus paisiblement, la vie reprend avec le grand jour. On s'accoutume à toutes ces impressions délicieuses, obscures ou étranges. C'est que l'amour qu'on ressent pour une chose, quelle qu'elle soit, un être, un petit animal ou même une vieille maison, subit nécessairement les affres de l'habitude. Tout instant, aussi merveilleux soit-il, finit par se diluer dans une routine ménagère. Le bonheur subsiste, mais il est plus sage. Toujours entier, il rayonne encore, en s'ajustant cependant aux petites commodités qui participent aux plaisirs journaliers. Il y a quelque temps, en chantonnant, je suis rentrée chez moi après quelques emplettes. La maison, cernée de lilas, méritait tout autant d'être fleurie à l'intérieur. Les bras chargés d'iris, lupins et lobélies, dans les mêmes tons de mauve que mes lilas, j'ai cherché du regard ce grand vase, peint à la main, que ma mère avait rapporté d'un voyage au Portugal. Un des rares objets personnels que j'avais imposés à ma nouvelle demeure. Parce qu'il était beau, qu'il avait la couleur qui convenait, mais aussi, parce que c'était un souvenir d'enfance; en un temps où, dans mon imagination puérile, le nom d'Alcobaça, peint à la couleur lilas sur le dessous du vase, lui avait conféré une existence presque humaine. À mes yeux, ce vase était devenu un des principaux attributs de la famille. Pourtant, depuis ce jour, je ne l'ai jamais retrouvé. J'étais sûre, pourtant, de l'avoir amené avec moi. Mais en fait, était-ce réellement important? Les souvenirs souvent s'embellissent avec l'éloignement. Loin des yeux et avec le temps, le vase allait m'en paraître plus magnifique, moins nécessaire aussi. D'ailleurs, dès le lendemain, les fleurs étaient déjà fanées. Puis les jours ont passé, heureux et tranquilles, à part quelques petits incidents sans importance. À vrai dire, j'ai eu un moment l'impression que, d'une

certaine manière, quelqu'un tenait à ce que je paie un prix pour ce nouveau bonheur. Tantôt en faisant les poussières, d'autres fois en déplaçant les meubles, dans ma maladresse, j'ai brisé l'un après l'autre les différents objets que j'avais apportés. Il ne me restait plus qu'une seule chose et, celle-là, quand je l'ai perdue à son tour, je l'ai un peu pleurée. C'était un ensemble en cristal du Val Saint-Lambert. Une mince carafe, élancée et merveilleusement taillée, s'assortissait à quelques coupes dans le même style et la même teinte. Pièces assez anciennes, elles devaient avoir quelque valeur. Plus certainement, celle d'avoir été, dans la famille, la pièce maîtresse des grandes occasions. Dans ma mémoire, elle s'associait aux liqueurs douces que ma mère buvait avec plaisir à tous les anniversaires. Dans un plateau d'argent, j'avais disposé le service sur une petite console qui n'avait plus changé de place depuis mon installation. Un court instant, j'ai pu voir le meuble pencher légèrement, assez pour faire glisser l'ensemble et le faire tomber sur le parquet. Sauf le plateau, que j'avais découvert abandonné dans une armoire de la villa, toutes les pièces étaient cassées, définitivement irrécupérables. L'incident m'avait paru assez curieux, car, semble-t-il, rien d'autre dans la maison n'avait bougé et la console paraissait parfaitement stable. Pour la première fois, dans cette maison, j'ai eu du chagrin. Cette nuit-là, j'ai rêvé de ma mère, du jour même où je l'ai perdue; ce qui ne m'était plus arrivé depuis longtemps. Une chose paraissait claire à présent: un certain passé était aboli. Dans cette sorte de nouvelle relation sentimentale, il n'y avait plus que la maison et moi. Une maison à laquelle je m'étais donnée entièrement et de laquelle j'attendais tout à présent. On pourra dire que l'échange aura été total. Après avoir tout immolé aux esprits de cette demeure, pendant près de neuf mois, ma vie n'a plus été qu'un sentiment merveilleux où les quelques sacrifices imposés n'en étaient pas pour moi. Je ne sortais guère que pour chercher de la nourriture et alors seulement, je m'accordais une longue promenade dans le cimetière. Le reste du temps, je lisais, j'admirais mon jardin qui, sans aucun soin de ma part, semblait s'embellir chaque jour. Même la toiture de la maison qui paraissait devoir être réparée à quelques endroits, avait retrouvé une impression de fraîcheur inexplicable.

Toute entière à jouir de mon bonheur, je ne pouvais m'empêcher, cependant, de ressentir en moi le travail imperceptible d'une profonde métamorphose. Je l'attribuais volontiers à un certain laisser-aller que l'enchantement de ces instants ne pouvait autrement qu'engendrer. Avec un certain pincement au cœur, j'ai été surprise de constater que cet abandon total au bonheur pouvait résulter en l'apparition de quelques cheveux blancs, de quelques rides qui ne pouvaient être que d'expression. Même d'un certain relâchement des muscles du visage que seule la joyeuse insouciance pouvait expliquer. Je me sentais un peu fatiguée également. Il devenait évident que le manque d'exercice, que cette distance que j'avais prise par rapport à mes proches, avec lesquelles j'adorais sortir, m'amuser, danser, étaient responsables de ces légères marques de sénescence. Je décidai alors qu'il était temps pour moi de revenir à une vie plus normale, mieux en accord avec une personne de mon jeune âge.

C'est à ce moment que j'ai commencé à me sentir assez mal. Une impression pauvrement définie de lourdeurs, d'inconfort, de raideur dans tout le corps, en plus d'une fatigue anormale qui semblait assez bien définir une grippe banale. Le plus éprouvant était cette difficulté de trouver le sommeil qui m'amenait à me tourner sans cesse dans mon lit et de ne dormir que de courts instants. Suffisamment longs cependant pour animer le même cauchemar qui ne cessait de me harceler comme une mouche importune. Dans ces songes, aucune des images qui se succédaient, presque sans ordre, ne semblait réellement inquiétante. Au contraire, je rêvais le plus souvent d'une villa des lilas dont je retrouvais des images reconnues parmi les plus charmantes et les plus jolies. Cependant, l'atmosphère qui se créait au long de cette cascade de rêves fragmentés était si chargée d'angoisse, si lourde de menaces, si pesante de terreur contenue, que je m'en trouvais vidée de toute ma force. J'ai même craint, à plus d'un moment, en perdre la raison. Il m'était apparu également dans quelques-unes de ces images qui se heurtaient pêle-mêle dans ma tête, une chose étrange, un objet inconnu. C'était une porte basse, apparemment lourde et épaisse, sombre et grossièrement sculptée, qui s'enchâssait dans une encoignure de la petite pièce servant de magasin, juste à l'arrière de la cuisine. La chose était à ce point surprenante que, même dans

mon sommeil, je me suis entendue m'exclamer. Je crois même m'être réveillée un instant tant le songe avait des relents cauchemardesques, mais, surtout, parce que choquée de découvrir cette porte en un endroit où il n'y en avait jamais eu. Un petit sursaut de rationalité dans cette turbulence d'incohérences que la fièvre seule pouvait expliquer.

Le lendemain, trop faible pour me sortir du lit, je me suis efforcée cependant d'aller revoir ce cellier qui occupait tant mes rêves et, bien sûr, n'y ai pas reconnu de porte. Un peu rassurée – mais de quoi, bon sang? –, la tête lourde, les reins brisés, le corps frémissant de fièvre, péniblement je suis retournée me coucher. Je suis restée alitée une semaine entière. Chaque fois que je me laissais aller à sommeiller, ces mêmes rêves resurgissaient. Quelques fois, j'ai cru revoir l'impossible porte. Enfin, je me suis senti un peu mieux. Plus calme, j'ai quitté le lit qui m'avait retenue trop longtemps. Alors, il y a eu ce choc, cette surprise horrifiée, en retrouvant mon visage dans le miroir. Là, dans la réflexion d'une psyché aussi ancienne que la maison, c'était un visage de vieille femme que je retrouvais. C'était moi, bien sûr, mais vingt ans plus tard. Cette courte indisposition m'avait volé toute ma jeunesse!

Dès ce moment, et bien qu'elle semblât avoir embelli d'une manière incroyable, la villa avait à mes yeux considérablement perdu de son charme. J'avais beau tenter de me raisonner, j'étais de plus en plus persuadée de devoir attribuer à cette demeure la responsabilité de mon état. C'était une idée folle, probablement imputable à ma grande faiblesse. Une pensée si ridicule que j'essayai d'en rire; je parvins tout au plus à grincer des dents. Le plus terrible était ce sentiment profond que jamais je n'oserais fuir de la maison. Ni même aller voir un médecin et lui confier mes inquiétudes concernant ma santé. C'était une impression étrange. Sans doute la peur qu'on ne découvre pas de changement en moi et qu'alors, il faille invoquer des raisons liées à mon état mental pour expliquer ces faits qui ne seraient plus que des hallucinations.

Ce matin, j'ai rassemblé mes forces et mon courage pour acheter un peu de nourriture dans une épicerie qui fait face à la tombe d'Emily. Comme d'habitude, je suis rentrée en

passant par le cimetière, me faufilant entre les caveaux proches de la haie taillée dans le houx. D'ici, je vois la villa qui me fait face. Un temps d'arrêt: je rechigne à rentrer chez moi. Ce «chez moi» qui m'est devenu à la fois étrange et étranger, angoissant et menaçant. Pourtant, les lilas, à ce nouveau printemps, sont magnifiques. Ils semblent jaillir de la maison comme une masse proéminente et mauve, débordant d'un fruit sec, éclaté. Une déhiscence généreuse et colorée inspirant davantage la quiétude et la confiance que le désarroi et la désolation. Je doute. Le mal serait-il en moi? Ici, dans ce cimetière, tout est paix et sérénité. La douce chaleur d'un pâle soleil de mai pénètre dans ma peau comme un baume à tous mes tourments. L'air frais chargé de toutes les senteurs du renouveau semble réveiller en moi des fibres dont j'avais oublié l'existence. D'un geste, je caresse la mousse duveteuse et humide qui cache pudiquement la cavité mystérieuse du corps lisse des stèles. Avec cette peau bistre et parcheminée, cette main qui se veut lascive reste cependant effroyablement froide et indécente. C'est la griffe d'une vieille folle qui a perdu son âme. C'est alors que j'entends des gémissements qui suintent du grand caveau triste et fuligineux, dressé comme un crématorium en bordure du cimetière. Cet ouvrage est apparu d'un coup, gigantesque, comme si, auparavant, je ne l'avais jamais remarqué. En partie masquée par la masse grise de cet édifice, la villa semble frémir au rythme de ces plaintes sourdes. Par une courte crevasse en haut du monument funéraire, j'ai voulu regarder à l'intérieur de l'obscur bunker. Tout près de l'ouverture, j'ai vu un œil, un œil écarquillé, dilaté par l'horreur. Un œil de très vieille femme.

Il ne faisait plus de doute, j'étais devenue folle. La maison n'y était pour rien. C'était mon esprit seul qui nous avait trahies, elle et moi. Prise de panique, comme la démente que j'étais devenue, j'ai couru chercher refuge dans la villa. Je me suis jeté sur mon lit, sanglotant de désespoir, et n'ai plus osé ouvrir les yeux. J'ai fini, semble-t-il, par m'endormir, brisée.

Au long de ce sommeil sans fin dans lequel je me suis noyée, le même cauchemar incroyable se renouvelait à l'infini. Toujours cette porte qui réapparaissait sans relâche, invitante

et monstrueuse. À contrecœur, je me suis vue en rêve me lever péniblement et me traîner vers le magasin, le corps souffrant des douleurs d'un âge qui ne m'appartenait pas et rompu à une volonté qui n'était pas la mienne. J'ai vu la porte une nouvelle fois; lancinante apparition qui semblait avoir crevé les frontières incertaines du rêve et s'être matérialisée dans une réalité dont la consistance paraissait plus fantastique et plus inquiétante encore. Elle s'est ouverte avec un grincement sinistre, laissant s'échapper par l'entrebâillement une odeur d'air confiné et de moisissure écœurante. Je me suis vue descendre un étroit escalier de pierre humide et glissante qui débouchait sur un long couloir voûté et obscur. L'odeur fade que distillaient des parois de roches visqueuses, presque tendres, conférait à ce boyau des allures d'entrailles grêles, désagréablement organiques. Au bout de ce conduit, une nouvelle porte, semblable à la première, s'ouvrait avec le même crissement désagréable. Au delà, une pièce rectangulaire, basse et étroite comme une crypte, était à peine éclairée par un mince filet de lumière tombant d'un coin du plafond. Le sol était couvert de cendre et jonché de petits fragments d'os. Quant aux parois, elles étaient couvertes de traces qu'on pouvait croire laissées là par les griffes désespérées de malheureux emmurés. Dans ce cauchemar impossible, je me suis tendue vers la courte fracture qui laissait passer le jour au travers du mur. En me reconnaissant là, dehors, debout sur le gazon du cimetière, j'ai laissé alors échapper un gémissement de désespoir. J'ai vu son regard s'approcher du mien; l'horreur était insupportable. J'ai senti mes dernières forces me quitter. Les quelques bribes de vie que la villa m'avait laissées m'ont abandonnée et j'ai basculé dans le noir le plus absolu.